

Mesdames et Messieurs,

Chers amis et collègues,

L'affiche de cette nouvelle exposition pose une question très directe : et s'il n'existait pas ? Bien entendu, le sujet de la question est le Musée romain de Vallon dans lequel nous nous tenons ce soir, surplombant cette merveille de l'art antique qui est en place depuis son aménagement il y a près de 1800 ans.

Des mosaïques romaines dans des musées, vous en trouverez d'innombrables dans toute l'Europe. En Suisse aussi, elles ne sont pas rares. Toutefois, contrairement à celle de la Venatio qui s'étale à nos pieds sur près de 100 mètres-carrés, dans la plupart des institutions muséales, les mosaïques présentées aux visiteurs ont été prélevées sur un site pour être replacées dans un cadre de valorisation. On parle alors de mosaïques « déposées ». Ici à Vallon, les visiteurs peuvent admirer deux magnifiques mosaïques qui se trouvent sur leur sol et entourées de leur environnement architectural depuis l'époque romaine jusqu'à ce jour. Cette situation contribue grandement à leur caractère unique.

Les alternatives à leur valorisation dans le cadre d'un musée de site tel que nous le connaissons aujourd'hui n'étaient pas nombreuses. Une option aurait été de les mettre sous simple toit pour les abriter, et permettre ensuite un accès ponctuel au public comme c'est le cas à Orbe VD. Une autre option aurait pu être de les « déposer » pour les « reposer » ailleurs. Mais en l'absence d'un musée cantonal d'archéologie, aucune destination ne se présentait. Une autre alternative encore aurait été de les traiter comme d'innombrables autres vestiges archéologiques immobiliers : les documenter en détail sur place à la fouille, puis les laisser recouvrir, voire détruire par les nouvelles constructions. Cette option vous choque ? C'est pourtant celle qui est appliquée à de nombreux vestiges immobiliers dans le cadre du processus archéologique. Car comme

beaucoup de gens ne le savent pas : sauvegarder ne veut pas forcément dire conserver la substance.

Eh oui, l'archéologie est une démarche de sauvegarde partiellement destructrice. Telle que pratiquée aujourd'hui dans nos contrées, elle préconise la conservation de ce qui est possible, la documentation de ce qui est nécessaire mais aussi la destruction de ce qu'il ne paraît pas raisonnable de conserver. Les critères qui conduisent les vestiges à telle ou telle destinée sont les fruits de notre temps et de l'évolution de la discipline archéologique. Ces critères sont considérés aujourd'hui comme acceptables tant du point de vue scientifique que des points de vue économique et sociétal. Ils permettent d'assurer une bonne compréhension de l'occupation ancienne de nos contrées tout en évitant de freiner l'aménagement du territoire et le développement économique. Toutefois, ces critères pourraient bien ne plus être considérés comme acceptables d'ici quelques décennies. Il est en effet impossible de savoir si les populations fribourgeoises du futur jugeront que notre archéologie du 20-21^{ème} siècle était trop conservatrice ou au contraire outrageusement destructrice. En cela, les archéologues se trouvent dans un jeu de pressions entre le jugement de leurs concitoyens et celui de l'histoire des sciences.

Il est évident que les sensibilités au patrimoine historique, déjà très diverses au sein de la population, varient aussi au cours du temps. Dans ce contexte, l'effet « nouveauté » joue un rôle non négligeable : il sera plus facile d'attirer l'attention de la population sur la découverte d'une nouvelle mosaïque romaine dans un chantier de construction en cours que de « réattirer » son attention sur des vestiges publiquement accessibles depuis plusieurs décennies. Ainsi, il n'est pas rare que telle ou telle œuvre antique, valorisée en son temps, finisse quasiment par être oubliée par le plus grand nombre. Je pense là à la mosaïque de Cormérod,

mise au jour en 1830, exposée dans le Lycée de St-Michel jusqu'en 1929, puis installée depuis 1941 à l'université Miséricorde. En l'absence d'une infrastructure de valorisation et de médiation en adéquation avec les attentes de notre société, l'empreinte du patrimoine archéologique sur le public reste passablement anecdotique. Dans ce cadre, le rôle d'un musée paraît donc tout fait évident : il suffit d'un musée et tout est réglé !

Mais est-ce que toute la responsabilité d'une société pour la sensibilisation à son patrimoine archéologique doit être portée par un musée ? Je suis convaincu que non. Pour s'assurer que cette sensibilisation puisse commencer durant la scolarité, il faut déjà garantir que le corps enseignant intègre une curiosité et une maîtrise patrimoniale suffisante, ce qui passe aussi par la formation initiale et continue. La sensibilisation doit se poursuivre ensuite en établissant une offre culturelle qui réponde de manière moderne et attractive aux attentes de différents publics. Pour cela, le public doit être non seulement écouté, mais aussi entendu et compris : il faut s'intéresser au public ! Et lorsqu'une offre culturelle patrimoniale a été développée de façon suffisamment accrocheuse pour s'allier le soutien public, alors il s'agit de convaincre les milieux économiques et touristiques afin d'ancrer encore mieux cette offre dans l'ensemble des catalogues possibles. Finalement, c'est à ce prix que la sensibilisation se pérennisera à une large échelle dans la population, du décideur au visiteur.

Il est évident que le Musée romain de Vallon ne peut être chargé ni d'assurer ni d'assumer

l'ensemble de cette démarche de sensibilisation. Mais il doit en être un acteur aussi proactif et intégratif que possible. Le Service archéologique de l'Etat de Fribourg est un allié indispensable du Musée romain de Vallon et beaucoup ici en sont certainement conscients. Mais même pour un tel service, avec l'accélération du développement économique et de l'aménagement du territoire engendrant chaque année des centaines d'interventions archéologiques, il devient très difficile d'assurer que la sensibilisation au patrimoine archéologique atteigne l'ensemble des sphères qui le nécessitent. En l'état, même si chaque institution fait au mieux avec les moyens disponibles, il faudra bien se rendre à l'évidence que ce n'est pas assez ! Il s'agira surtout d'évaluer comment rendre la pratique de la sensibilisation au patrimoine, comment pourrait-on dire : « aussi efficace que possible, mais pas plus chère que nécessaire ».

L'exposition qui s'ouvre ce soir devrait permettre au Musée romain de Vallon d'initier une grande réflexion qui se transformera, au travers d'interactions et d'échanges, en une vision renouvelée de sa médiation archéologique. La première question – shakespearienne – *Etre ou ne pas être ?*, peut être assimilée à la page blanche sur laquelle se dessinera, dans les années à venir, un musée de site archéologique prêt à accueillir la population pour les décennies à venir. Merci à toutes et à tous de nous accompagner dans cette démarche.

(RB, 09.10.2020)